

désirée, beaucoup plus attachante et plus chaste que celle qu'elle attendait de petits enfants nés de ma chair ».

Confessions VIII, 12, 28-30. BA 14, p. 65-69.

6. Tout homme veut être heureux !

Comment définir le bonheur ? Si les hommes désirent tous être heureux, ils sont divisés sur la nature du bonheur. Ni la profession des armes, ni celle d'avocat ou de juge, ni celle d'agriculteur ou de marin, ni aucune autre n'est désirable au point de s'identifier avec la vie heureuse. La vie n'est vraiment heureuse qu'autant qu'elle est éternelle. Le bonheur ne veut rien moins que l'éternité.

« Tout homme, quel qu'il soit, veut être heureux. Personne qui ne désire être heureux, et qui ne le désire par-dessus tout. Je dirai plus, tout ce qu'on peut désirer d'ailleurs, c'est pour le rapporter au désir d'être heureux. Les hommes sont entraînés par des passions diverses, l'un désire une chose et l'autre en veut une autre ; il y a dans le genre humain bien des conditions différentes, et dans cette multitude de conditions chacun choisit et adopte celle qui lui plaît ; mais quel que soit l'état de vie dont on fasse choix, il n'est personne qui ne veuille être heureux.

La vie heureuse est donc le bien commun que tous ambitionnent ; mais quel moyen d'y arriver, quel chemin prendre pour y parvenir, c'est là que les hommes ne sont plus d'accord. Si donc nous cherchons la vie heureuse sur terre, je ne sais si nous pourrions la trouver, non que ce que nous cherchons soit mauvais, mais parce que nous ne cherchons pas le bien là où il se trouve.

L'un dit : « Heureux ceux qui suivent la profession des armes » ; un autre soutient le contraire et dit : « Heureux ceux qui cultivent les champs. » « Vous vous trompez, dit celui-ci, heureux ceux qui brillent au barreau par leur éloquence, qui défendent les intérêts de leurs concitoyens et dont la parole devient l'arbitre de la vie et de la mort des hommes. » « Non, répond celui-là, heureux bien plutôt ceux qui jugent et qui ont

l'autorité pour écouter les débats et prononcer la sentence. » « Vous êtes dans l'erreur, dit un autre, heureux ceux qui traversent les mers, ils apprennent à connaître du pays et réalisent des gains considérables ? » [...] Comment se fait-il donc que de toutes les conditions de la vie, il n'en est pas une seule qui soit agréable à tous, tandis que tous sont unanimes pour aimer la vie heureuse? ».

Sermon 306, 3 (éd. Vivès).

7. L'Incarnation, chef-d'œuvre de la grâce

La christologie d'Augustin tient en cet axiome : « Le Christ Dieu est la patrie vers laquelle nous allons, le Christ homme est la voie par laquelle nous allons. C'est à lui que nous allons, par lui que nous allons. » (Sermon 124, 3, 3). Les platoniciens refusent l'Incarnation.

« Mais l'incarnation du Fils immuable de Dieu par laquelle nous sommes sauvés et qui nous permet d'atteindre ce que nous croyons ou ce que nous comprenons si peu que ce soit, vous vous refusez à l'admettre. Ainsi découvrez-vous de quelque façon mais de loin, et avec des yeux troubles, la patrie où nous devons demeurer ; et pourtant, le chemin qu'il faut suivre, vous [les philosophes] ne le tenez pas [...].

Oh ! si tu avais connu la grâce de Dieu par Jésus Christ notre Seigneur ! Si tu avais pu voir dans l'Incarnation où il a pris une âme et un corps d'homme, le plus beau chef-d'œuvre de la grâce ! Mais que faire ? C'est en vain, je le sais, que je parle à un mort [Porphyre], du moins pour ce qui te regarde [...]. Mais pour être à même d'acquiescer à cette vérité, vous aviez besoin de l'humilité, vertu bien difficile à persuader à des têtes comme les vôtres [...].

Pourquoi, au nom de ces opinions, refusez-vous d'être chrétiens, sinon parce que le Christ est venu humblement et que vous êtes orgueilleux ? Auriez-vous honte, par hasard, d'être corrigés ? C'est là précisément le vice des orgueilleux. Il est honteux, certes, pour les savants de quitter l'école de Platon et de se faire les disciples du Christ, qui, par son Esprit, apprit à

un pêcheur à dire avec sagesse : « Dans le principe était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu. » Tel est le début du saint évangile que nous appelons selon Jean, dont un platonicien disait, comme nous l'avons souvent entendu raconter par le saint vieillard Simplicien élevé depuis au siège épiscopal de Milan, qu'il faudrait l'écrire en lettres d'or et le placer dans toutes les églises à l'endroit le plus apparent.

Mais auprès des orgueilleux, Dieu, le Docteur par excellence, a perdu tout crédit, dès lors que « le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ». C'est peu pour ces malheureux d'être malades, il faut encore qu'ils se glorifient de leur maladie et rougissent des remèdes qui pourraient les guérir. Une pareille conduite ne réussit pas à les relever, mais leur chute aggrave encore leur mal.

La Cité de Dieu X, 29. BA 34, p. 529.

8. Toute l'Écriture raconte le Christ

Découragé par le peu d'intérêt que suscite sa catéchèse, un diacre de Carthage s'adresse à Augustin qui lui donne des conseils d'abord d'ordre pédagogique. Quant au contenu à transmettre, qu'il raconte le Christ et enseigne l'amour !

« Ainsi le Christ est-il venu avant tout pour que l'homme apprît combien Dieu l'aime, et qu'il l'apprît afin qu'il s'enflammât d'amour pour celui qui le premier l'a aimé, et afin qu'il aimât son prochain, suivant l'ordre et l'exemple de celui qui s'est fait le prochain de l'homme, au temps où celui-ci n'était pas son prochain, mais errait bien loin de lui ; et toute l'Écriture divine, qui a été écrite avant, l'a été pour prédire la venue du Seigneur ; et tout ce qui, après, a été consigné par écrit et confirmé par l'autorité divine, raconte le Christ et enseigne l'amour. Il est donc manifeste qu'en ces deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain, sont résumés, non seulement toute la Loi et les Prophètes – seule Écriture sainte qui existât au moment où le Seigneur exprima ces

commandements –, mais aussi tous les ouvrages des Lettres divines qui ont été écrits plus tard pour notre salut et confiés à la postérité.

C'est pourquoi il y a dans l'Ancien Testament occultation du Nouveau, et dans le Nouveau Testament manifestation de l'Ancien. À cause de cette occultation, les hommes charnels, qui comprennent de façon charnelle, furent et sont encore sous le joug de la crainte du châtement ; grâce à cette manifestation, au contraire, les hommes spirituels, ceux qui autrefois frappèrent à la porte avec piété et se virent ouvrir même les mystères cachés, et ceux qui maintenant cherchent sans orgueil, pour éviter que ne leur soient fermés même les mystères révélés, du fait qu'ils comprennent de façon spirituelle, se trouvent libérés par le don de la charité.

Et, parce que rien n'est plus opposé à la charité que l'envie, et que l'envie a pour père l'orgueil, le même Seigneur Jésus Christ, Dieu homme, est à la fois le signe de l'amour divin à notre égard et l'exemple de l'humilité humaine parmi nous, afin que notre forte enflure soit guérie par un antidote plus fort encore ; car c'est une grande misère qu'un homme orgueilleux, mais c'est une miséricorde plus grande qu'un Dieu humble.

Propose-toi donc cet amour comme fin à laquelle tu rapporteras tout ce que tu diras ; et, quoi que tu racontes, raconte-le de telle manière que ton auditeur en entendant croie, en croyant espère, et en espérant aime ».

La Première Catéchèse 4, 8. BA 11/1 p. 69-73.

9. Aimer le Christ, Tête et Corps

Dans le conflit avec les donatistes, qui ont fait schisme, ce qui est en jeu, c'est le salut. Car «la Tête et le Corps forment un même tout», si bien que se retrancher du Corps du Christ, c'est se séparer de la Tête. Conséquence : «Hors de l'Église catholique, on peut tout avoir, sauf le salut !».

« Étends la charité à travers le monde entier, si tu veux aimer le Christ, car ses membres se trouvent dans le monde entier.

Courons donc, mes frères ! Courons et aimons le Christ. Quel Christ ? Jésus Christ. Qui est-il, celui-là ? Le Verbe de Dieu. Et comment est-il venu vers des malades ? Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous [...]. Son corps, où gît-il ? Ses membres, où souffrent-ils ? Où dois-tu être pour te trouver sous la dépendance de la tête ? [...]. Voici ce que disent le Christ ou le psaume, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu : « Ton commandement est souverainement large ! » (Ps 118, 96). Et il y a quelqu'un pour tracer en Afrique les frontières de la charité ! Étends la charité à travers le monde entier, si tu veux aimer le Christ, car ses membres se trouvent dans le monde entier.

Si tu n'aimes qu'une partie, tu es séparé ; si tu es séparé, tu n'appartiens pas au corps ; si tu n'appartiens pas au corps, tu n'es pas sous la dépendance de la tête. Qu'importe que tu aies la foi, si tu outrages en même temps ! Tu adores le Christ en sa tête et tu l'outrages en son corps ! Mais lui aime son propre corps. Si, toi, tu t'es retranché du corps même, la tête, elle, ne s'est pas retranchée du corps. C'est en vain que tu m'honores, s'écrie à ton adresse la tête, de là-haut, c'est en vain que tu m'honores !

C'est comme si quelqu'un voulait te baiser au visage en même temps t'écrasait les pieds ! L'homme t'écraserait peut-être les pieds avec des souliers cloutés, tout en voulant te prendre la tête entre les mains et te donner un baiser. Au milieu de ses compliments, ne t'écrierais-tu pas : « Que fais-tu, l'homme ? Tu m'écrases les pieds ! » Tu ne dirais pas : « Tu m'écrases la tête ! » puisqu'il honorait ta tête. Mais la tête crierait plus fort pour défendre ses membres qu'on écrase, que pour elle-même, parce qu'on l'honorait de marques d'affection. La tête ne crie-t-elle pas : « Je ne veux pas de tes démonstrations de politesse ! Cesse de m'écraser les pieds ! » Alors, toi, dis-lui, si tu peux : « Comment ? Je t'ai écrasé les pieds ? » Dis-lui, à la tête : « J'ai voulu te donner un baiser, j'ai

voulu t'embrasser». « Mais, ne vois-tu pas, insensé, que la tête que tu veux embrasser, en raison d'un certain lien qui unit toutes les parties, communique avec ce que tu écrases ! Tu m'honores en haut et tu m'écrases en bas ! ».

Homélie sur la première épître de saint Jean, X, 8, BA 76n p. 421-423.

10. Convaincre ou contraindre

Dans son combat pour réduire le schisme donatiste, Augustin manifeste une nette préférence pour la discussion théologique, mais devant la violence que le parti de Donat faisait régner, il s'est rallié à l'usage de la contrainte, non sans ressentir un certain malaise.

« Cette crainte, dit-il, qui te déplaît, a été [pour une foule de cités] l'occasion de devenir catholiques par l'intermédiaire des lois promulguées par les empereurs, depuis Constantin [...] jusqu'aux empereurs actuels qui pensent être tenus en toute justice de maintenir contre vous le jugement de celui que vos ancêtres ont choisi de préférence aux évêques. C'est donc ces exemples, mis sous mes yeux par mes collègues, qui m'ont fait changer de position. Primitivement, en effet, mon avis se ramenait à ceci : personne ne devait être contraint à l'unité du Christ ; c'est par la parole qu'on devait agir, par la discussion qu'on devait combattre, par la raison qu'on devait vaincre : je craignais qu'autrement nous n'eussions comme faux catholiques ceux que nous avons connus comme francs hérétiques.

Mais cette opinion, qui était mienne, devait céder, non devant des mots, mais devant des exemples. Pour commencer, on m'opposait ma propre cité qui, jadis tout entière acquise au parti de Donat, se convertit à l'unité catholique par crainte des lois impériales [...] Et il en était de même pour beaucoup d'autres cités dont les noms m'étaient énumérés. Ainsi la force même des choses m'obligea à reconnaître qu'en ce domaine aussi pouvait bien se comprendre la vérité de cette phrase de

l'Écriture : « Donne au sage l'occasion et il sera plus sage encore » (Pr 9, 9).

Combien, en effet, en connaissons-nous dont on peut affirmer qu'en eux se manifestait déjà le désir d'être catholiques, bouleversés qu'ils étaient par l'évidence aveuglante de la vérité, mais que la crainte d'une violente réaction de la part des leurs poussait chaque jour à différer. Combien d'entre vous étaient retenus, non par la vérité, qui n'a jamais été votre fort, mais par la lourde chaîne d'une habitude invétérée ! [...] Combien pensaient que le parti de Donat était la véritable Église pour la bonne raison que, s'y trouvant en sécurité, ils avaient d'autant moins de vivacité, de goût et d'ardeur à s'enquérir de la vérité catholique ! Combien en trouvaient l'accès interdit par les rumeurs malveillantes qui prétendaient que nous placions je ne sais quoi d'aberrant sur l'autel du Seigneur ! Et, considérant que, si l'on était chrétien, peu importait que ce fut dans l'un ou l'autre parti, combien restaient dans le parti de Donat simplement parce qu'ils y étaient nés et que personne ne les forçait à passer au catholicisme ».

Lettre 93 à Vincentius. Et. Aug., 1968, p. 371-373.

11. La perle de l'amour

Augustin se fait le chantre de l'amour, signe distinctif du chrétien. «Qu'il voit s'il a la charité et qu'alors il dise : "Je suis né de Dieu". Mais s'il ne l'a pas, il possède sans doute le caractère du sacrement qui lui a été imposé, il n'en est pas moins un déserteur » (V, 6).

« C'est l'amour seul qui différencie les fils de Dieu et les fils du diable. Si [dans cette épître] Jean paraît dire telle ou telle chose, il revient toujours à la charité et veut y rapporter tout ce qu'il aura dit [...].

En tous les cas, maintenant la chose est claire d'après ce qu'il dit : tout homme qui n'est pas juste ne vient pas de Dieu, non plus, dit-il, que celui qui n'aime pas son frère (I Jn 3, 10). Ainsi c'est l'amour seul qui différencie les fils de Dieu et les fils

du diable. Qu'ils se signent tous du signe de la croix du Christ ; qu'ils répondent tous : « Amen » ; qu'ils chantent tous : « Alléluia » ; qu'ils soient tous baptisés ; qu'ils entrent dans les églises ; qu'ils s'entassent dans l'enceinte des basiliques : les fils de Dieu ne se distinguent des fils du diable que par la charité. Ceux qui ont la charité sont nés de Dieu ; ceux qui ne l'ont pas, ne sont pas nés de Dieu.

Il est grave, le jugement ainsi porté ; elle est grave la discrimination ainsi opérée. Aie tout ce que tu veux ; si cela seul tu ne l'as pas, rien ne peut te servir à quoi que ce soit. Mais si tu n'as pas le reste, possède la charité et tu auras accompli la Loi. Celui qui, en effet, aime l'autre, a accompli la Loi, dit l'Apôtre, et : la plénitude de la Loi, c'est la charité (Rm 13, 8-10). Voilà, je pense, cette perle dont le marchand que nous décrit l'Évangile était en quête : il trouva une seule perle et vendit tous ses biens pour l'acheter. Cette perle de grand prix, c'est la charité, sans laquelle tous les biens que tu possèdes ne te servent à rien ? Si tu n'as qu'elle, elle te suffit.

Maintenant tu vois avec la foi ; au jour du jugement, tu verras face à face. Si, en effet, nous aimons lorsque nous ne voyons pas, avec quel empressement accueillerons-nous Dieu lorsque nous l'aurons vu ! Mais, où donc trouver à nous y exercer ? Dans l'amour de nos frères. Tu peux me dire : « Je n'ai pas vu Dieu ». Peux-tu me dire : « Je n'ai pas vu d'homme » ? Aime ton frère. Si, en effet, tu aimes ton frère que tu vois, tu verras Dieu en même temps parce que tu vois la charité elle-même et que Dieu habite en elle ».

Homélie sur la première épître de saint Jean V, 7. BA 76, p. 227-229.

12. Aime et fais ce que tu veux !

C'est dans cette parole, l'une des plus célèbres, que se résume la morale d'Augustin, à condition de bien l'entendre. Il s'agit de la « dilectio » : un amour désintéressé, dont Dieu nous a aimés et « d'où rien ne peut sortir que de bon ».

« Voici que le Père a livré le Christ et que Judas l'a livré. Leur conduite n'apparaît-elle pas comme assez semblable ? Judas est un traître, le Père est-il donc aussi un traître ? « C'est impensable ! », dis-tu [...] Le Père a livré le Fils ; le Fils s'est livré ; Judas l'a livré. Voilà une seule et même action, mais qu'est-ce qui nous permet de [les] distinguer ? [...] C'est que le Père et le Fils ont agi par amour ; mais Judas, lui, a agi par trahison. Vous voyez qu'il ne faut pas considérer ce que fait un homme, mais l'esprit, l'intention dans lesquels il agit [...] Telle est la force de la charité ! Voyez qu'elle seule peut faire la distinction ; voyez qu'elle seule différencie les actions humaines entre elles [...].

Nous avons parlé d'actions semblables ? Pour des actions différentes, nous découvrons qu'un homme est amené à sévir par charité et à caresser par malice. Le père frappe son enfant et le trafiquant d'esclaves caresse son esclave. Si on propose les deux choses, les coups et les caresses, qui ne choisirait celles-ci et ne fuirait ceux-là ? Si tu considères le rôle que joue chacune, la charité frappe et l'iniquité caresse. Voyez un point sur lequel nous attirons votre attention : les actions humaines ne se distinguent les unes des autres qu'en les rapportant à la racine de la charité. Car on peut accomplir beaucoup d'actions qui ont bonne apparence, tout en ne provenant pas de la racine de la charité. Car les épines ont des fleurs elles aussi. Certaines choses paraissent dures, pénibles, mais on les accomplit pour corriger, inspiré par la charité.

Ainsi voilà une fois pour toutes le court précepte qu'on te dicte : «Aime et fais ce que tu veux ! » [dilige et quod vis fac!] Si tu te tais, tu te tais par amour ; si tu cries, tu cries par amour ; si tu corriges, tu corriges par amour ; si tu épargnes, tu épargnes par amour. Qu'au dedans se trouve la racine de la charité. De cette racine rien ne peut sortir que de bon ».

Homélie sur la première épître de saint Jean VII, 7-8. BA 76, p. 303-305